MICHEL RIAUDEL
Une langue, un lieu

Dans un pays, le Brésil, où l'influence du surréalisme fut toujours relativement marginale, à la différence d'autres espaces latino-américains, il peut paraître surprenant qu'elle se soit manifestée en particulier, de façon féconde de surcroît, là où on ne l'attendait pas: chez des artistes catholiques. Alors que depuis 1922 le modernisme s'employait pour la cause nationale et ne pouvait à ce titre accepter d'avant-garde qu'affranchie des allégeances étrangères, alors que dès les années trente les écrivains « régionalistes » interviennent dans le sens d'un déplacement identitaire et en faveur d'une littérature socialement engagée, quelques poètes non conformistes explorent librement les ressources de l'esprit. C'est notamment le cas de Murilo Mendes.

Né en 1901 à Juiz de Fora (Minas Gerais), il se serait éveillé à la poésie d'avoir assisté au passage de la comète de Halley à neuf ans. C'est du moins ce qu'affirment les premières pages de sa savoureuse autobiographie, *A idade do serrote* (1968). Ayant rompu très vite avec les études, Murilo Mendes s'installe à Rio où il fréquente les revues modernistes et se lie dès 1921 avec le peintre Ismael Nery, apôtre d'une foi « essentialiste ». À la mort de son ami, en 1934, Murilo Mendes traverse une crise religieuse qui le conduit vers un catholicisme des origines, réinventé et totalisant, et l'amène à nouer des contacts avec la revue *Esprit*. Cette « conversion » infléchit son œuvre poétique, dont le premier recueil remonte à 1930. Il va publier en 1935 avec Jorge de Lima, autre poète catholique intéressé par l'expérience surréaliste, *Tempo e eternidade*. Sa carrière poétique, toujours originale et insoumise, va prendre un nouveau tournant à partir de 1952, au moins du point de vue de sa réception, soudain décentrée, quand commencent ses périples européens. Provisoire jusqu'en 1956, cette expatriation va devenir quasi définitive l'année suivante, lorsqu'il s'installe avec sa femme à Rome. Il meurt à Lisbonne, en 1975.

Dans la longue et belle étude qu'il lui consacre, Davi Arrigucci Jr. s'emploie justement, dans un premier temps, à articuler l'esthétique murilienne au pôle d'attraction surréaliste, avant d'analyser dans le détail un poème de 1959, « As ruínas de Selinunte ». Comme le souligne le critique, cet intérêt pour le mouvement français fut loin d'être circonstanciel et passager, contrairement à ce que pourrait laisser croire le dilettantisme d'une déclaration comme celle-là: « J'ai embrassé le surréalisme à la mode brésilienne,

prenant en lui ce qui m'intéressait le plus: outre plusieurs chapitres du manuel du non-conformiste, la création d'une atmosphère poétique fondée sur l'accouplement d'éléments dissemblables[1]. » Dans ce bref texte écrit à l'occasion de la mort d'André Breton, Murilo Mendes qualifie en fait de *coup de foudre* sa découverte du surréalisme, au sein d'un petit cercle carioca des années vingt qui comprenait Ismael Nery bien sûr, mais aussi Aníbal Machado et Mário Pedrosa, entre autres. En dépit de réserves dont il se débarrasse rapidement, le poète conserve d'ailleurs un souvenir enchanté d'André Breton, qu'il eut l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises en 1952 et 1953: *« un grand monsieur »*, « un personnage fabuleux de ma vie », dont il retient le caractère de « rebelle absolu, *envers et contre tous :* toujours prêt à déclencher le double dispositif de la révolte contre le " monde " et de l'*humour ;* très tôt amené, comme aurait dit Friedrich Schlegel, à sacrifier aux divinités souterraines; élevant, ajouterai-je, la matière première du subconscient à un plan d'incessante veille critique. Sa vie constitue une *quête* ininterrompue de la poésie, de l'insolite et du féérique. » Conscient du fossé religieux qui les sépare, Murilo Mendes semble néanmoins le rejoindre dans cette tension vers une « vision fantastique de l'homme et de ses possibilités extrêmes ». Et c'est un peu aussi de lui-même qu'il parle lorsque, dans un hommage écrit en français, à Rome, en 1967, il souligne la réconciliation des contraires dans la « méthode créatrice de Breton [qui] a su concilier " l'inspiration ", c'est-à-dire l'écriture automatique, et le travail acharné de la composition, de l'architecture de l'œuvre[2]. »

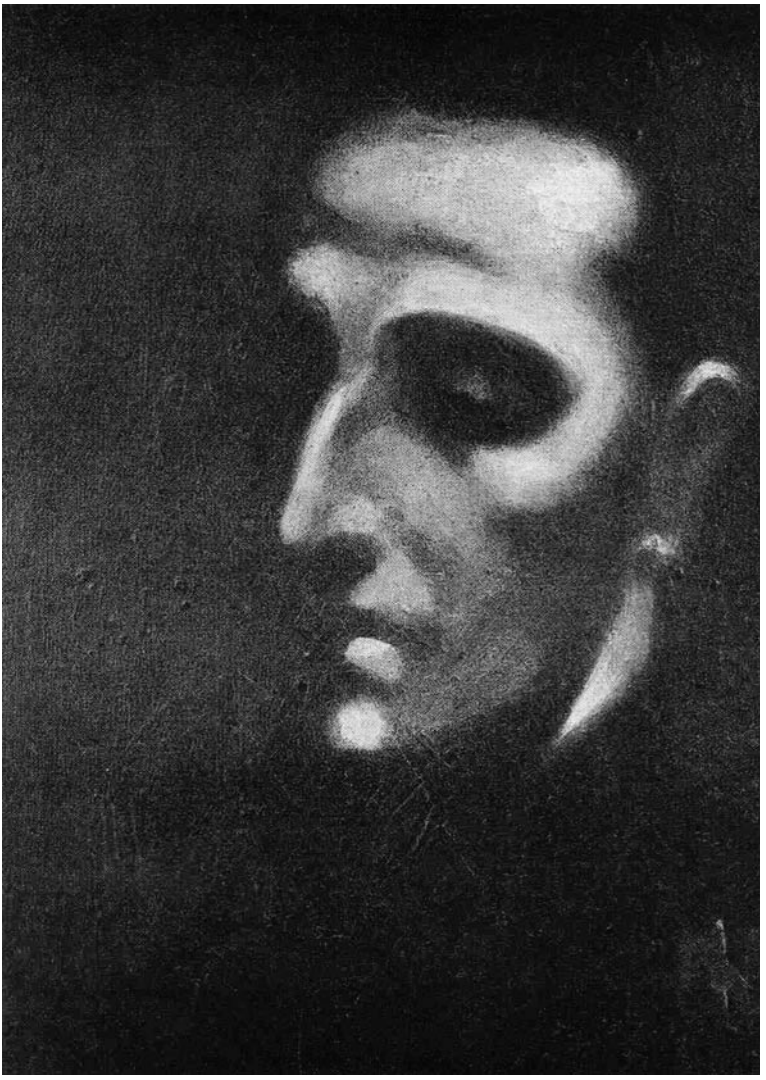
Cet équilibre paradoxal semble on ne peut mieux illustré, dans l'œuvre du poète *mineiro*, par le poème extrait de *Siciliana*, ici illuminé par la lecture de Davi Arrigucci Jr.

Michel Riaudel

Michel Riaudel a dirigé un dossier anthologique sur la littérature brésilienne pour la *Nouvelle revue française*, avec des poèmes de Manuel Bandeira, João Cabral de Melo Neto, Ana Cristina Cesar, Hilda Hilst, des essais ou nouvelles en prose allant de Mário de Andrade à l'extrême contemporain, dont un inédit de Milton Hatoum (avril 2005). Il prépare la traduction de deux nouvelles de Modesto Carone, *Résumé d'Ana* (éd. Chandeigne, 2005).

1. Murilo Mendes, « André Breton », *Retratos-Relâmpago. 1a. série 1965-1966*, dans Murilo Mendes, *Poesia completa e prosa*, sous la dir. de Luciana Stegagno Picchio, Rio de Janeiro, Nova Aguilar, 1994, p. 1238.

2. Murilo Mendes, « Hommage à Breton », *ibid.*, p. 1593.



Ismael Nery, *Portrait de Murilo Mendes*, s.d.
huile sur toile s/bois, 33 x 24cm